

***Rencontre avec Jarmo Mäkilä, peintre finlandais de
la nouvelle figuration naturaliste
(extrait du chapitre 19)***

Cela faisait déjà un moment qu'on roulait. L'habitat étant dispersé, la banlieue d'Helsinki était très étendue. De petits bâtiments récents aux parements en bois s'égrenaient dans une interminable forêt de bouleaux trouée de nombreux lacs. C'était extrêmement paisible. La neige amortissait tous les sons. Notre voiture a tourné dans un chemin neigeux. Cinq cents mètres plus loin, on s'est arrêtés dans une clairière où se trouvaient quatre ou cinq maisons neuves et deux ou trois en construction. Il n'y avait pas âme qui vive.

Fleur est sortie pour aller voir si l'artiste était bien là. Elle nous a dit de rester dans l'habitable en attendant. Les rendez-vous avec les artistes, c'est un truc qui marche rarement du premier coup. Elle le savait. Il y a ceux qui dorment encore et qui n'entendent pas la sonnette. Il y a ceux qui ont oublié et qui sont déjà partis. En réalité, son métier lui avait appris que ce sont souvent des emmerdeurs autocentrés sur qui on ne peut pas compter. Fleur s'est approchée d'un bâtiment plus grand que les autres. Elle a sonné. Je sentais qu'elle n'y croyait pas. Elle a insisté, sans résultat. Finalement, elle commençait à rebrousser chemin quand un type à grosses lunettes à monture noire est sorti. C'était Jarmo Mäkilä. Fleur nous a fait signe de rappliquer.

Jarmo Mäkilä était un homme aimable, mais on le devinait un peu sombre. Sans doute était-il habitué à la solitude. Il nous a fait entrer dans son atelier. C'était une immense salle, vaste comme un gymnase,

entièrement peinte en blanc et dotée d'une unique baie vitrée au fond. L'air était parfaitement ventilé grâce à un système d'air conditionné qui ronronnait en sourdine. C'était l'un des ateliers les plus modernes qu'il m'eût été donné de visiter. Seine a déballé son matériel à même le sol et a commencé à prendre des clichés. Je la sentais très motivée.

Une vingtaine de toiles monumentales étaient adossées aux murs. Les premières représentaient des quinquagénaires nus, songeurs, presque abrutis, et étendus comme des pâtes en fermentation. Ces personnages immobiles étaient entourés de tout un désordre : télé, bassines, tourne-disque, radiateur, lampes de chevet, etc. Au milieu circulaient des chiens remuants, la plupart en train de copuler. Les peintures suivantes étaient consacrées à des enfants s'égaillant dans la forêt nordique et s'inventant des jeux parfois dangereux. J'ai demandé à Seine de faire des gros plans sur certains détails pour garder trace des textures qui sont difficiles à apprécier sur des vues d'ensemble.

On s'est assis. J'ai posé une première question à Jarmo Mäkilä. Je lui proposais de « raconter sa vie ». « Tout simplement », ai-je ajouté maladroitement. Fleur a traduit en finlandais. L'homme a réfléchi. Il avait l'air dubitatif, presque moqueur. Il s'est exprimé en finnois, comme prévu, mais il s'est arrêté au bout de quelques phrases. On avait affaire à un taiseux. Il est vrai que ma question était un peu sommaire. Fleur nous a expliqué qu'il n'avait rien à dire de particulier sur sa vie personnelle. Il n'avait pas été battu par ses parents étant petit. Il n'avait participé à aucune guerre, ni même à de simples compétitions sportives offrant en temps de paix des simulacres de belligérance. Sa vie lui paraissait en somme normale. Il n'était pas convaincu de la nécessité d'en parler. En outre, il considérait qu'il n'était pas utile de connaître la biographie d'un artiste pour apprécier son œuvre. J'ai compris que si je

voulais tirer quelque chose de cet homme, il fallait que je fasse l'effort de lui poser des questions plus élaborées. C'était le prix à payer. Je me suis lancé dans une intervention un peu laborieuse. Fleur traduisait au fur et à mesure, par petites giclées. J'expliquais qu'à mon avis les vies où il se passait des choses étaient en général celles où l'extériorité avait le dessus. Elles étaient des suites d'événements, de l'action, de l'agitation, du bruit, de l'écume. L'inexistence, en somme. Ce qui m'intéressait, c'était le reste. J'ai ajouté quelques propos encourageants du même ordre. J'ai également demandé à Seine d'arrêter de mitrailler l'artiste. J'ai senti que Jarmo Mäkilä commençait à embrayer. Il s'est mis à s'expliquer avec lenteur.

Dans son enfance, durant les années 1960, la Finlande était un pays pauvre, ruiné par un siècle ayant enchaîné tentatives de révolution et guerres épouvantables. Ses parents vivaient dans l'après-guerre. Ils travaillaient beaucoup. Il fallait remonter la pente. C'est ce que faisaient les gens de cette génération. Pendant ce temps-là, les enfants étaient livrés à eux-mêmes. Ils partaient dans la forêt. Ils avaient leurs jeux. On faisait énormément d'enfants. Ce n'était pas un drame s'il s'en perdait un de-ci de-là, bouffé par un ours, noyé dans un trou ou victime de quelque accident.

Il faut bien comprendre que la forêt finlandaise est très différente des bois qu'on connaît en France. Il s'agit de la forêt boréale, la taïga. Elle est constituée principalement de bouleaux et de quelques pins. Les arbres y sont relativement grêles et clairsemés. Visuellement, c'est léger, c'est vaporeux. C'est trompeur. On avance. Il y a des bouleaux, encore des bouleaux, toujours des bouleaux. C'est monotone. C'est poétique aussi, si on veut. Mais il faut faire très gaffe à ne pas se perdre.

On y trouve, çà et là, des choses inattendues, par exemple des carcasses de voitures ou de bus venus on ne sait comment. L'espace

est tellement démesuré qu'on n'éprouve pas spontanément le désir de le préserver. En réalité, on pourrait presque gâcher, détruire, abandonner, la forêt n'en serait guère plus souillée que si on pissait dans l'océan. L'immensité a le dessus, par principe. Le genre de liberté qu'on y ressent est un peu effrayante, mais quand on y a goûté, on y revient.

Jarmo, après ses études secondaires, avait été admis à l'École des beaux-arts d'Helsinki. La modernité n'avait pas atteint cet établissement encore académique, situé à la périphérie de l'Europe. Les deux premières années étaient uniquement consacrées au dessin. On y travaillait surtout à partir de modèles en plâtre. En troisième année seulement, les élèves avaient droit de prendre des pinceaux tout en restant très encadrés. En sortant, Jarmo avait connu une brusque décompression. Il avait viré *rock* et *moto*. En matière de peinture, il avait adopté le style *pop art*. Cela se faisait à l'époque. C'était tendance. Il avait brossé de grandes toiles avec une facture volontairement plate et flashy, un peu comme si elles avaient été faites à la bombe. Il y plaçait des citations caoutchouteuses de maîtres anciens, des tigres et des femmes à poil, le tout dans des décors intergalactiques. C'était apparemment déjanté, mais en réalité, très convenu. Cela avait duré vingt ans. Jarmo en était sorti épuisé et déprimé.

C'est à ce moment de sa carrière qu'il avait ressenti le besoin de faire une petite pause. Sa vie, sa peinture, l'art de son temps, tout lui paraissait anémié et dénué de saveur. Cependant, histoire de changer un peu, de rigoler, de se distraire, de faire un truc sortant de l'ordinaire, et sans doute aussi par hasard, il s'était lancé dans une BD. Il avait eu l'idée d'y raconter sa vie ou plutôt quelques rêves synthétisant sa vie. Cette BD avait été l'interstice imprévu où il avait pu s'exprimer la première fois pour de vrai.

Jarmo Mäkilä nous en a tendu un exemplaire. C'était rédigé en finnois. J'ai feuilleté. On sentait qu'il avait pris plaisir à dessiner tous les environnements que traversait son héros, c'est-à-dire lui-même. Je n'ai pas osé demander à Fleur de traduire. J'ai passé l'album à Seine. Elle semblait très admirative. Puis on l'a rendu à son auteur. Il a dit qu'il nous l'offrait. On en a encore discuté. Il s'était visiblement produit pour cet artiste, avec la production de cette BD, un basculement décisif et totalement fortuit.

Dans la fable *Le Lion et le Rat*, La Fontaine raconte comment l'humble rongeur délivre le roi des animaux empêtré dans des filets. La BD avait été pour cet artiste épris de *grande peinture*, le rat libérateur. En réalité, c'était le statut même des images qui s'était subitement élargi pour Jarmo Mäkilä au contact de la BD. Il faut dire que l'art moderne et contemporain, de rupture en rupture, de table rase en table rase, avait considérablement restreint ce statut. En outre, l'intellectualisation à outrance de l'art l'avait beaucoup éloigné du monde et désincarné. Aux VIII^e et IX^e siècles, dans l'Empire byzantin, des intellectuels, des lettrés, des théologiens méprisant les images avaient voulu réduire au maximum la liberté des créateurs et priver le bon peuple de ces plaisirs rétiniens. C'est ce qu'on a appelé la crise de l'iconoclasme. Le XX^e siècle présentait beaucoup de points communs au plan artistique avec cette période. Cependant, la BD était un art populaire qui s'était développé en dehors de l'art muséal et de l'emprise iconoclaste. Elle avait conservé intacte la possibilité de jouir de façon décomplexée des images dans toutes leurs composantes.

Un des aspects importants dans l'influence de la BD était sans doute que les images y racontaient quelque chose et qu'elles se mariaient tout naturellement avec le texte. Jarmo Mäkilä avait ainsi redécouvert leur antique vocation narrative, celle qui conduit nos rêves, celle qui a inspiré

tant d'artistes. C'était si simple ! Il était tout joyeux d'expliquer cela. Il parlait de cette aventure comme de la sortie d'un long sevrage. Quand on éprouve un manque, on a en effet l'impression que tout est très compliqué, car souvent, on ne comprend même pas ce qui fait défaut. Mais lorsque le manque vient à être comblé, tout paraît soudainement extraordinairement simple. C'était ce qui s'était produit.

Après cette expérience, Jarmo Mäkilä est revenu à la peinture, mais sous un tout autre mode. Fini le goût pour l'artificiel, les couleurs tocades et les références incessantes à l'art de son temps. Son style, tourné vers le monde, inspiré par la vie, est devenu beaucoup plus naturaliste, beaucoup plus intemporel. Sa facture s'est animée de tout un lyrisme sourd, d'un foisonnement de traces et de matières. Jarmo Mäkilä a d'abord représenté ces séries de personnages nus et songeurs, emblématiques de sa propre métamorphose. Ensuite, il a brossé ces tableaux avec des scènes de forêts, comme autant de plongées dans son enfance. Jarmo Mäkilä avait dorénavant une conception de la peinture associant narration des existences, exploration de la richesse formelle du monde et lyrisme de la picturalité. Avant son expérience de BD, il avait été comme une plante de sous-bois étiolée et famélique. Après, telle une essence d'ombre, il s'était senti poussé par une force interne insensible aux dominances extérieures. Son œuvre se développait irrésistiblement.

Plus on avançait en discussion, plus l'artiste avait de choses à dire. Seine avait repris son appareil et faisait des clichés en rafales. Jarmo Mäkilä avait un visage intéressant avec sa touchante gravité et ses grosses lunettes mal ajustées. Il paraissait à la fois têtue et fragile, taciturne et doux. J'étais certain que Seine allait faire des portraits de lui très expressifs. Elle y mettait toute son énergie. Elle prenait des

positions très variées. En particulier, elle rampait souvent sur le sol entre nous pour photographier l'artiste en contre-plongée. Mais cela ne gênait personne. L'enthousiasme était à son comble. On avait l'impression d'avoir une clé essentielle et pourtant simple pour comprendre le passage du xx^e siècle au xxi^e ou du moins ce qu'on en imaginait.